

Azaïs et le journal-œuvre*

Mystère des transmissions... En 1883, Ludovic Lalanne (1815-1898), bibliothécaire de l'Institut, découvre, au milieu du legs de M^{me} Jules Mohl, veuve du célèbre orientaliste, un ensemble de manuscrits reliés, huit volumes de journaux sans nom d'auteur. Il les ouvre, les parcourt, et voici son diagnostic :

Manuscrit intitulé *Journal* qui commence le 20 mai 1799 et finit en février 1802.

Il se compose de 8 volumes in-12, demi-reliure, cotés 1 à 9. Le tome 4 manque.

L'auteur qui ne se nomme nulle part paraît avoir joué dans le département des Hautes-Pyrénées un rôle politique qui le força de se cacher pendant quelques mois après le 18 fructidor.

C'était un homme qui composait des quatuors, des opéras, des cantates, des comédies, s'occupait de chimie, de géologie, de philosophie, faisait de nombreuses excursions dans les Pyrénées qu'il a racontées longuement.

En somme manuscrit plein de fatras et peu intéressant.

Il est plein de fautes d'orthographe les plus grossières.

C'est une chance qu'il n'ait pas tout mis à la poubelle ! Son successeur, M. Robellian, mieux renseigné, ajouta l'indication suivante : « Ce manuscrit susdit est d'Azaïs ». À la fin du XIX^e siècle, on savait encore un peu qui était Azaïs, « philosophe », auteur de *Des compensations dans les destinées humaines* (1809). Depuis, il est tombé dans l'oubli presque total, jusqu'à ce que Michel Baude consacre sa thèse à un aspect différent, et inédit, de son œuvre, le journal-anniversaire qu'il a tenu de 1811 à 1844, conservé actuellement aux Archives du Tarn, à Albi. Albi – capitale du Jugement dernier ! La fresque de la cathédrale est une des rares représentations de ce Jugement où l'on voit hommes et femmes arriver devant le souverain Juge avec leur « livre de vie » suspendu autour du cou. Celui d'Azaïs aurait été lourd à porter : plus de 12000 entrées pour les 34 dernières années de sa vie ! À quoi s'ajoutent les 2750 pages de son journal de « jeunesse ».

J'ai donné plus haut¹ une première vue du journal d'Azaïs – en soulignant son souci d'écrire à la pointe aiguë de l'instant, à l'occasion de son excursion à Gavarnie. Mon propos sera ici de donner une vue d'ensemble de ce premier journal. Je l'ai dit : Azaïs était un philosophe médiocre, un homme ordinaire, un écrivain moyen, mais un vrai génie du journal intime. Le « fatras » de Ludovic Lalanne me semble un trésor. J'ai passé de longues journées en 2002 et 2006 à lire ces huit volumes, qui devraient faire un jour l'objet d'une transcription intégrale. Je n'en donnerai ici qu'un croquis sommaire, suffisant, je l'espère, pour susciter la curiosité, et peut-être des vocations.

D'abord, pour mieux faire connaissance, voici deux excellentes notices des Azaïs père et fils (le nôtre est le fils), signées Nicole Le Pottier, prises dans *Les Tarnais, Dictionnaire biographique*, sous la direction de Maurice Greslé-Bouignol, Fédération des Sociétés intellectuelles du Tarn, 1996 :

AZAIS, Hyacinthe (Ladern, Aude, 4 avril 1741-Toulouse, 30 mars 1795)

Il apprit la musique auprès des maîtres de chapelle de Carcassonne et d'Auch, puis à Paris, où ses premières compositions lui valurent l'appui de Gossec. Nommé grâce à celui-ci à l'Opéra de Marseille, il fut bientôt appelé à l'École de Sorèze pour enseigner la musique. Là, il

* Inédit.

¹ Voir ci-dessus p. xx-xx.

mit au point une *Méthode de musique* (1776), composa pour son instrument de prédilection, le violoncelle, et pour l'orchestre de l'École sur des pièces de François Ferlus. A partir de 1782, il poursuivit à Toulouse une carrière de directeur d'opéra et de professeur que la Révolution vint contrarier.

AZAIS, Pierre Hyacinthe (Sorèze, 1^{er} mars 1766-22 janvier 1845)

Fils de Hyacinthe, il reçut une éducation classique et musicale à Sorèze et, après un séjour chez les Oratoriens à Tarbes, il exerça divers métiers, dont celui de précepteur chez le comte d'Imbert du Bosc de 1788 à 1794. C'est là que ses talents de brillant causeur et de musicien suscitèrent l'affection quasi maternelle de la sœur du comte, la baronne de Rivières. Ils correspondirent jusqu'en 1804.

Son évolution vers des positions royalistes, qu'il a exposée dans une brochure en 1797, l'obligea à se cacher : à l'abri à l'hôpital de Tarbes, il rédige *Des compensations dans les destinées humaines*, premier exposé du système universel qu'il professa toute sa vie dans de nombreux écrits. Il trouve en M^{me} Cottin une nouvelle égérie, qui lui ouvre les portes de la capitale en 1806.

Sa doctrine, qu'il voulait fondée sur la Science, ramène l'explication de l'univers à l'action de deux forces, l'expansion et la compression, dont résulte, en fin de compte, un principe unique d'équilibre, « constamment invariable dans un mouvement constamment varié » (*Cours d'explication universelle*, 1834). Cette loi de compensation explique aussi bien le monde physique que la psychologie individuelle ou l'histoire des peuples.

Il a d'abord rencontré un certain succès auprès des libéraux (M^{me} de Staël, puis Decazes), sa doctrine apportant une caution métaphysique à la politique du « juste milieu ». Il est tour à tour inspecteur de la Librairie sous l'Empire, recteur de Nancy sous les Cent-Jours. Par la suite, ses ouvrages rencontrent quelques succès d'estime, mais le monde scientifique, comme l'Université, lui ferme ses portes et il tombe peu à peu dans l'anonymat, ne gardant qu'un petit groupe de disciples qu'il enseigne dans son jardin. Il écrit avec sa femme une suite à l'*Ami des enfants* de Berquin.

De 1810 à 1844, il a tenu un journal fondé sur les dates anniversaires, revenant chaque année sur les événements intimes ou publics du même jour des années précédentes, pour démontrer le « balancement des destinées humaines » entre un poids égal de bonheur et de malheur.

*

Nous sommes renseignés sur le Journal d'Azaïs par la notice biographique que lui consacra en 1846 son gendre Joseph Guadet. Azaïs avait 31 ans quand, après le 18 fructidor an V (septembre 1797), il fut obligé de se cacher pour échapper aux poursuites que lui valut la publication d'une brochure antirévolutionnaire. À l'hôpital de Tarbes, il fut recueilli par des religieuses qui le cachèrent dans leur « pharmacie ». Il lut saint Augustin, et commença le 22 septembre 1798 un journal auquel il donna, au début, une fonction de contrôle moral qui est ensuite nettement passée au second plan (même s'il continue à l'appeler affectueusement « mon petit surveillant ») :

22 septembre 1798

Tout cet espace encore blanc qui suit cette première page est destiné à recevoir, à me remettre sous les yeux, l'empreinte fidèle de tout ce qui aura frappé mon esprit, affecté mon cœur, et encore de ce qui aura honoré ainsi que de tout ce qui aura souillé mon âme. Censeur rigide, approbateur exact, ce registre de tous les mouvements de ma vie aura, sur le miroir le plus fidèle, l'avantage de conserver tout ce qui lui aura été présenté, et de pouvoir reproduire, soit à mes souvenirs heureux, soit à ma douleur, soit à mes regrets, le bien que j'aurai pu faire, le mal auquel j'aurai pu m'abandonner. Et vous, grand Dieu, vous qui lisez déjà ce qui n'est

point encore écrit, que ma conduite, que les dispositions de mon cœur puissent toujours détourner de vos regards un air de courroux, que je puisse toujours leur prêter un air de bonté et de clémence !

Commencé en septembre 1798, ce journal sera, semble-t-il, tenu au moins jusqu'au 5 octobre 1802. Pourquoi... « semble-t-il » ? Parce que le journal original est totalement perdu. – Mais alors, les 2750 pages mentionnées ci-dessus ? – Ce sont toutes des *copies*. Là commence l'extraordinaire, et le côté « pionnier » de notre homme. C'est le premier journal personnel qui ait fait l'objet d'une copie (et même de deux, comme on va le voir !). Quelle pitié qu'Azaïs n'ait eu qu'un demi-génie ! Il a passé toute la fin de sa vie à regretter d'être méconnu, et j'ai plaisir à lui rendre ici hommage. Un demi-siècle avant Amiel, il a inventé ce que j'appellerai le « journal-œuvre ». Un siècle avant Valéry, il a compris que la genèse d'une pensée pouvait être plus intéressante, et illuminante, que son résultat. Son journal, écrit de 1798 à 1802, ne ressemble à aucun de ceux que j'ai pu lire. Et, je l'ai dit dans l'essai précédent, Azaïs est à ma connaissance le premier écrivain français à avoir publié de son vivant un fragment de son journal personnel (*Un mois de séjour dans les Pyrénées*, 1809). C'est à dessein que je place à la fin de ce volume la présentation que voici : j'espère qu'elle mènera un jour à une édition intégrale de ce journal profus, certes, mais constamment original et parfois traversé par des éclairs de génie. Pendant les longues journées que j'ai passées à la Bibliothèque de l'Institut, j'ai rêvé au merveilleux héros de fiction qu'il aurait fait. Pour moi, Azaïs est devenu un personnage de Balzac, à mi-chemin entre *La Peau de Chagrin*, *Les Souffrances de l'inventeur* et *Le Chef-d'œuvre inconnu*...

2750 pages de copies !.. Pourquoi l'original est-il perdu, alors que ces copies attestent l'importance du texte pour l'auteur et son entourage ? Pour l'instant, nous n'en savons rien. Qui a copié et pourquoi ? C'est relativement plus clair. – *Pourquoi* ? Parce que le journal d'Azaïs est, dès l'origine, conçu dans une perspective d'« œuvre », et cela doublement : d'une part, il est le laboratoire d'une œuvre philosophique, d'autre part il est lui-même composé et rédigé *dans l'instant* de manière à être communicable tel quel à un public (nous verrons plus loin des récits des lectures qu'Azaïs en faisait à son entourage). – *Copié par qui* ? – Ici, il faut entrer dans une description technique des deux ensembles de manuscrits qui nous restent. Mais peut-être suivra-t-on mieux mes explications si j'ai d'abord raconté l'histoire...

Notre Azaïs est, en 1797, un homme de 31 ans, encore célibataire. Son cœur tendre, son caractère timide et son tempérament ardent lui font regretter la solitude où il vit. Il n'envisage d'en sortir que par le mariage : il rêve d'avoir des enfants et s'adresse parfois à eux dans son journal. Mais sa situation économique est précaire : il n'a aucun patrimoine, et doit vivre de ses talents de précepteur, ce qui le place dans la dépendance de familles plus aisées. Il est musicien comme son père, organiste, et il compose, en particulier des quatuors. Ses méditations et ses lectures l'amènent à concevoir un système philosophique, qui prend d'abord la forme d'un *Traité du bonheur*, puis d'un *Traité du malheur*, qui finissent par se fondre dans un essai sur les *Compensations dans les destinées humaines* (qu'il publiera en 1809 parallèlement à un plus austère *Système universel* qui en pose les fondements). Il rêve d'une vie simple et préfère à tout les charmes de la nature, en particulier ceux de la montagne : pendant ces années, il va, dès qu'il sera de nouveau libre, arpenter en tous sens les sentiers et les sommets autour de Bagnères-de-Bigorre. Car ce randonneur a dû, pendant deux ans et demi, rester cloîtré pour échapper à la police révolutionnaire. Après le coup d'état du 18 fructidor (1797), il se cache à l'hôpital de Tarbes. Il y commence son journal un an plus tard (fructidor 1798). Le début du journal est perdu (à l'exception de l'incipit que j'ai cité). Nous ne le connaissons qu'à partir du 20 mai 1799. Aux méditations philosophiques se mêlent pendant un an le récit tumultueux de ses tentatives amoureuses. Il est ami, en tout bien tout honneur, de Fanny Soubies, mais amoureux d'une de ses jeunes amies, Caroline, qui semble

le lui rendre. En juillet 1799, Caroline proposera même de le cacher chez elle, tentative ratée qui déclenchera des conflits dans sa famille – et la jalousie d'un cousin qu'elle avait éconduit. En août 1799, Azaïs est obligé de quitter l'hôpital pour de bon, et il se réfugie, toujours à Tarbes, au domicile d'une famille amie, où son cœur hésite entre deux sœurs, Émilie, 23 ans, et Dorothee, 15 ans ! En décembre 1799, il rompt plus ou moins avec Caroline, qui tarde à s'engager avec lui, et il titube ensuite tout l'hiver entre les deux sœurs, qui toutes deux le repoussent. Au début de mai 1800, sous le Consulat, les poursuites contre lui étant abandonnées, il peut sortir de clandestinité. Mais il entre alors... en dépression ! Il n'a plus le goût de rien, se sent atteint physiquement : le 30 mai, une spectaculaire hémorragie nasale le met aux portes du trépas : c'est ce qu'il appelle son « coup de mort ». Longue convalescence, vécue comme une miraculeuse résurrection. De juillet à septembre, à St-Sauveur, épanouissement mystique dans la solitude de la nature, et excursion à Gavarnie. À l'automne 1800, il se fixe auprès de Fanny à Bagnères-de-Bigorre, en servant de précepteur à ses nièces. Il va pendant plusieurs années construire son système philosophique, arpenter les montagnes et suivre les indications hésitantes de son cœur – en tenant, au moins jusqu'à l'automne 1802, son journal. Il envisagera ensuite d'épouser une femme de lettres, M^{me} Cottin, qui l'introduira dans les milieux littéraires de Paris, mais finalement il choisira, en 1808, la veuve d'un officier mort à Austerlitz, qui, femme de lettres elle-même, deviendra sa collaboratrice. Ils auront plusieurs enfants... Et c'est pour fixer le souvenir de ce bonheur tardif et inespéré qu'Azaïs commencera en janvier 1811 son fantastique « journal-anniversaire », qu'il tiendra pratiquement jusqu'à sa mort (1845).

Revenons aux copies du journal de jeunesse. C'est un petit roman d'archives, avec surprises, mystères et hypothèses.

Nous avons trace d'une première campagne de copie en 1804. La Bibliothèque municipale de Bagnères-de-Bigorre conserve, de la main d'Azaïs, deux ensembles : le journal du 19 juillet au 5 août 1799 (86 p.), sans couverture ni titre, racontant la tentative manquée pour se cacher chez Caroline à Bagnères et le retour à Tarbes, et le journal qui court du 27 au 29 mai 1800, puis retrace (rédigé en juillet-août 1800) son « coup de mort » du 30 mai 1800 (82 p.). Ce dernier journal a une page de titre décorée qui indique : « Mon journal n° 18 » et précise au dos : « J'ai commencé à copier ceci le 12 nivôse 12 – 3 janvier 1804 ». Faut-il penser qu'il avait entrepris de copier tout son journal, ou s'agit-il d'essais isolés ? C'est impossible à dire. L'ensemble est très soigné, les premières pages ont même un cadre doré. On a l'impression d'une édition à exemplaire unique, donnant au texte la dignité du livre.

La seconde campagne de copie, gigantesque (2600 p. en huit volumes reliés), mais moins soignée, est d'une autre main. Elle n'est ni signée, ni datée – du moins directement. Dans le second volume, pourtant, une note de deux lignes permet d'identifier le, ou plutôt, la copiste. Le 2 septembre 1799, après une interruption de six jours, Azaïs résume sa vie privée et ajoute : « Les événements publics mériteraient aussi d'être suivis au jour le jour (a)... ». Suivent des lignes de points avec en bas de page, répondant à l'appel de note, ceci : « (a) (ici les détails sont omis par celle qui a le suprême avantage de le copier pour elle-même) ». C'est donc une femme qui copie, en se présentant comme seule destinataire de la copie : ce serait une « copie intime », en quelque sorte, et un privilège. Seul l'amour peut inspirer un tel discours : on a lieu de penser que l'heureuse copiste n'est autre que M^{me} Adèle Berger, devenue M^{me} Azaïs. Pourquoi cette privilégiée omet-elle ce qui touche à l'actualité politique ? Peut-être parce que c'est la partie la moins personnelle, ou la plus démodée, du journal de son cher époux. Pourquoi le signale-t-elle néanmoins chaque fois ? Par scrupule, sans doute, pour être digne de son « suprême avantage ». Le second volume est donc constellé de mentions : « suite des événements politiques », « événements politiques omis », justifiant les lignes de pointillés ou les pages laissées blanches. Mais à partir du volume 5 et jusqu'à la fin les

abréviations du journal changent de fonction. La politique avait été omise parce que secondaire ; maintenant, au contraire, la copiste saute... tout ce qui est important ! Ou, disons, assez important pour avoir été repris tel quel dans l'un des trois livres-clefs publiés par Azaïs en 1809, sa grande année : *Un mois de séjour dans les Pyrénées*, *Le Système universel*, *Des compensations dans les destinées humaines*. La copiste justifie son abréviation en donnant la référence et la page concernée dans le livre publié... d'où l'on peut déduire que, pour ces volumes 5 à 9, la copie date de 1809 ou d'après. Peut-être d'ailleurs la copie du journal n'est-elle qu'un aspect du travail d'« édition » que M^{me} Azaïs a fait pour aider son mari à construire ces livres à partir de son journal. Le résultat est surprenant : par exemple le mois dans les Pyrénées, avec l'excursion à Gavarnie, repris largement dans le livre publié, figure surtout dans la copie par ses « chutes » : on a peine à suivre la continuité de cette sorte d'édition « génétique » à trous. Dans les derniers volumes, en revanche, les abréviations concernent surtout des textes théoriques qui obstruaient le cours naturel du journal : elles rendent sa lecture plus fluide et suivie.

À l'appui de cette identification de la copiste, rappelons que l'édition originale des *Compensations*, en 1809, comporte une dédicace à Madame Adèle Berger ; que l'édition de 1810, en trois volumes, est augmentée de six nouvelles de M^{me} Azaïs ; qu'*Un mois de séjour dans les Pyrénées* comporte une longue dédicace d'Elise Azaïs au peintre Jalon – presque comme si c'était elle l'auteur du livre ! Ne soyons pas troublés par la variation des prénoms : à la fin d'*Un mois de séjour*, c'est sous les noms fictifs de « Fénelon » et d'« Élise » qu'Azaïs évoque sa rencontre avec Adèle. Rappelons qu'au début du journal-anniversaire, le 1^{er} février 1811, Azaïs lui a rendu l'hommage suivant : « L'intelligence de ma bien-aimée est si parfaite, si sûre, que pour donner moi-même pleine confiance à ce que je vais produire, j'ai besoin qu'elle l'ait vu, et qu'elle m'ait fait part de ses observations ». Du 13 au 23 août 1811, Azaïs, malade, lui a d'ailleurs cédé la plume pour un bref intérim : occasion pour nous de vérifier que la copiste de 1809 et l'intérimaire de 1811 ont bien la même écriture, ce qui est le cas. Et ils signeront ensemble plus tard des ouvrages pionniers de littérature enfantine, *L'Ami des enfants* (1816) et *Le Nouvel Ami des enfants* (1825). Ils forment une sorte de couple-écrivain, comme le feront plus tard, à leur manière, Jules et Athénaïs Michelet.

Reste une série de petits mystères : la copie de 1809 a-t-elle été faite sur l'original ou sur la copie de 1804 ? Pourquoi le sort de ce premier journal et celui du journal-anniversaire (légué à la ville de Sorèze) ont-ils été différents ? Pourquoi l'original a-t-il disparu ? Quand a eu lieu la reliure ? Après la perte du début du journal (puisque le volume 1 débute le 20 mai 1799), mais avant qu'il n'arrive entre les mains de M^{me} Mohl, puisqu'une indication manuscrite en anglais (elle était d'origine anglaise) montre qu'elle s'est étonnée (comme moi) de voir que les cinq fascicules composant les volumes 8 et 9 ont été reliés dans un mauvais ordre. Ces volumes, numérotés de 1 à 9, ne sont actuellement que huit : le volume 4 manque – c'est celui où est raconté le « coup de mort » du 30 mai 1800 ! Heureusement que la première copie nous en donnait au moins le début... Mais rien ne nous empêche de penser qu'il ait pu exister un volume 10, ou même 11, qui auraient connu le même sort que le volume 4... En effet, dans sa biographie, Joseph Guadet cite une entrée du 20 frimaire an XII (11 décembre 1803), où Azaïs annonce qu'il a commencé à rédiger pour de bon les *Compensations* – cela moins d'un mois avant le moment où nous le voyons se mettre à copier son *Journal n° 18*...

En général, les discussions de ce genre n'intéressent qu'un lecteur persuadé de la valeur de l'ouvrage concerné. Ce qui supposerait qu'il puisse le lire ! Les œuvres publiées d'Azaïs sont oubliées et peu accessibles, sauf à la BNF ou sur Google (qui a numérisé les *Compensations*). Le manuscrit du journal 1799-1802, conservé à la Bibliothèque de l'Institut, ne semble avoir été consulté que par deux personnes : Michel Baude qui, ébloui à juste titre par le journal-anniversaire, n'a pu consacrer au premier journal qu'une attention secondaire,

et moi, qui suis peut-être le seul à l'avoir lu en entier, attitude si bizarre qu'en 2006 la bibliothécaire de l'Institut, me voyant revenir jour après jour, est venue jusqu'à ma place me demander pourquoi je lisais une chose pareille ! Je lui ai expliqué, et je vais vous expliquer.

*

Le journal d'Azaïs a ceci d'extraordinaire que c'est un journal *composé*. Autant que nous puissions juger, il est fidèlement noté dans l'instant : c'est bien un journal, écrit aux dates indiquées. Mais jamais il ne consiste en un relevé d'occupations, en notes abrégées, en pure information. Ce qu'Azaïs choisit de livrer de son vécu est toujours *digéré*, se présente sous forme de récits construits menant à une explication ou à un jugement, de descriptions qui sont de véritables tableaux, ou de méditations argumentées susceptibles d'être intégrées dans un ouvrage moral ou philosophique. Chaque entrée a l'allure d'un petit chapitre : après la date, qui sert de titre, et parfois l'indication du lieu d'écriture, une citation en exergue, tirée du texte lui-même, en annonce le thème ou la moralité. Par exemple, en juillet 1800 : « 1^{er} Thermidor, 20 juillet. À Bagnères, sur les bords de la Fontaine de Médoux. *J'ai entendu la voix et les instructions de la Mort* » - « 2 Thermidor, 21 juillet. Au-dessus des allées de Bourbon. *Ce ne sont pas les passions qui nous rendent capables de grandes choses, mais nous ne sommes capables de grandes choses que lorsque nous sommes capables de Passion* ». Etc. La citation en exergue est sans aucun doute un dispositif propre aux copies, puisqu'elle suppose une relecture de l'entrée.

On pourra d'abord penser, en lisant Azaïs, qu'il est bavard, profus, lent, complaisant. Il s'écoute écrire, si je puis dire. Son style est tout sauf télégraphique. Lui-même en avait conscience, et il lui arrive de s'encourager – longuement – à être bref :

Je n'ai pu écrire l'article précédent en un seul jour. Le sujet m'a entraîné et la crainte de perdre certaines idées que je veux un jour mettre à profit, m'engage bien souvent à faire de ce journal un registre de matériaux pour les écrits que je projette ; ce n'était point son institution primitive. Je devrais aujourd'hui le consacrer à apprendre l'art d'abréger, art qui me manque et que bien des considérations rendent nécessaire. L'auteur qui sait abréger économise son temps, et la patience du lecteur. Cet art est très difficile en ce qu'il consiste dans le sacrifice de ce qui n'est pas essentiel, sacrifice qui demande d'abord le désintéressement de l'amour-propre, en second lieu, un jugement assez exercé, pour distinguer en chaque sujet l'essence du détail surabondant, enfin un talent d'écrire assez avancé pour savoir éviter la sécheresse que la concision rend presque inévitable, pour savoir allier la concision, l'agrément et la clarté. [3 septembre 1799]

Il faut en prendre son parti, et ne pas croire qu'Azaïs soit seulement « en représentation » : il est aussi « en recherche ». Il ne remet pas à plus tard, comme certains diaristes, le souci de comprendre ce qui lui est arrivé. Son effort pour dominer l'expérience passe, certes, par la pratique extensive de récits, de descriptions ou d'argumentations aux formes préconstruites et prévisibles. Mais il s'agit bien d'une composition – et j'emploie ici le mot au sens musical : il compose chaque « article » comme un mouvement de sonate – et d'une recherche, puisque cette méditation de son vécu est destinée à nourrir la construction de son système philosophique. Je sais que la théorie des compensations paraissait déjà alors, et risque encore plus aujourd'hui de paraître, un tantinet simplette – si bien que le rapprochement que je vais faire sera risqué : mais j'ai souvent pensé, en lisant Azaïs, au Sartre des *Carnets de la drôle de guerre*, fondant sur l'analyse de sa vie quotidienne l'élaboration d'une philosophie de l'existence et d'une morale de l'authenticité. On trouve chez Sartre le même goût pour les récits bien construits, les tableaux, les démonstrations – avec, je le

reconnais, plus de vivacité, et la même fonction de « laboratoire » donnée au journal. Le style philosophique d'Azaïs est celui de son époque : on s'en convaincra en lisant l'analyse que Paul Bénichou lui consacre dans sa grande fresque, *Le Temps des prophètes* (1977). Azaïs se renseigne de seconde main sur les sciences de la nature pour y trouver les modèles qu'il transposera au monde moral : la théorie des compensations dans la vie humaine individuelle n'est qu'une application des grands principes qu'il croit observer dans le monde physique. Au fond, il fait la même chose qu'un Chateaubriand avec son *Essai sur les révolutions*, qu'un Constant avec son ouvrage *De la religion*, du côté de la philosophie de l'histoire ; et qu'un Maine de Biran, qu'un Marc-Antoine Jullien, et bien d'autres « penseurs » de l'époque, du côté de la psychologie : tous sont à la recherche des fondements d'une « science de l'homme ». Je plaide donc pour l'indulgence : que la fragilité des idées ne nous masque pas l'agilité de cet engagement si personnel dans l'écriture.

Ce qui fascine chez Azaïs, en effet, c'est la conscience aiguë qu'il a des mécanismes et des fonctions de son écriture. Et d'abord, il a une vraie passion pour le journal. Certes, il lui arrive parfois de perdre un peu la tête, mais les amoureux du journal l'excuseront en souriant :

Si nous venions deux fois à la vie, je consacrerai la première à écrire mon journal, je ne ferais pas autre chose ; – il ne manque au plaisir que cette occupation me donne que la liberté de m'y livrer sans regret et sans contrainte : mais le temps s'écoule et j'ai tant d'autres emplois à donner au temps !

Quelle variété dans mes plaisirs, si je pouvais m'abandonner à celui de décrire chaque objet, chaque événement qui m'intéresserait ! Tout serait inopiné pour moi-même. Cette curiosité qui nous attache à la lecture d'un récit fait par un autre, et qui a manqué à l'écrivain de ce récit, j'en serais animé, car je ne connaîtrais point d'avance la suite du récit que je me plairais à faire. J'aimerais surtout à peindre jusqu'aux plus petits détails de ma vie ; et je mènerais une vie bien simple, bien obscure, afin que ces détails ne fussent que ceux de la nature bien simple ; c'est en elle qu'est la source de cet intérêt qui touche, qui adoucit, qui console, parce qu'elle nous environne de toute part, qu'elle fait le courant de notre vie, et que les plaisirs qu'elle nous offre sont les seuls qui se mêlent toujours à nos sentiments honnêtes, à l'accomplissement de nos devoirs. Oui, je voudrais qu'il me fût interdit de faire autre chose que mon journal : je serais heureux et tranquille, comme je l'étais dans ma retraite, lorsque je ne pouvais choisir ou arranger les conditions de mon sort. [6 octobre 1801]

En général, ses remarques sont pleines de sagacité. Je ne saurais, dans le cadre de ce croquis, rendre par des citations le tempo du journal, mais je puis donner une idée du retour perpétuel qu'il fait sur son écriture. Je vais lui laisser la parole en m'appuyant sur de larges citations. Le voici par exemple faisant un examen de conscience après avoir tracé un portrait perfide d'une dame qui l'a maltraité. Il a des remords, mais il les surmonte vite au nom de la science, et au nom de l'exactitude autobiographique !

Je termine ici ce second tableau de ce que j'ai vu et senti dans des circonstances que d'abord je n'avais pas voulu décrire. Aujourd'hui je viens de mal faire, peut-être, non de parler comme je l'ai fait de M^{lle} P., c'est un hommage du souvenir qui n'a plus pour moi que de la douceur, et point de danger, mais de peindre M^{de} de N. avec des couleurs qui pourraient sembler fournies un peu par l'esprit de satire, et un peu par celui de vengeance, M^{de} de N. n'ayant pas été très gracieuse pour moi lorsque j'ai été à Barèges. – Cependant ici, où je me dis tout, je puis me reconnaître éloigné, du moins en ce moment, de sentir la moindre mortification de ce que j'ai éprouvé de sa part. Les femmes sont un de mes principaux sujets d'observation et d'étude, je n'ai même pas dit ici tout ce que j'ai silencieusement aperçu en plusieurs d'elles. Mais j'ai cru pouvoir et devoir m'en dire un peu, afin que la seule lecture de ces notes imparfaites pût retracer tout à mes souvenirs, lorsque je m'occuperai des femmes d'une manière générale.

Alors, n'en désignant aucune, même par une lettre initiale, je serai très à mon aise dans les tableaux et jugements. Ici, quoique enfermée sous le secret, cette lettre initiale me fait encore de la peine : si près de l'article précédent, article sérieux, le meilleur peut-être de mon journal, une peinture légère, quelquefois maligne !... Laissons-là, cependant. Je ne veux pas seulement peindre les choses que j'aperçois, je veux me peindre moi-même, et ma nature me rendant quelquefois bien différent d'un jour à l'autre, il faut bien que je varie souvent le tableau de moi. [29 septembre 1800]

On voit qu'il parle de « tableaux », et qu'il compare lui-même la valeur des différents « articles ». Même s'il présente ici son journal comme « enfermé sous le secret » (ce qui ne l'empêchera pas d'en donner lecture à tous ses intimes !), il se place bien évidemment dans une perspective d'*œuvre*. Tout ce qu'il écrit dans son journal est structuré de manière à pouvoir être soumis à un public.

Une des conséquences de ce choix est l'irrégularité du journal. Car la rédaction de ces morceaux de bravoure demande de la réflexion et du temps. Il arrive que la rédaction d'une entrée s'étale sur plusieurs jours, en particulier quand il s'agit de suivre une idée. Comme Azaïs est par ailleurs très scrupuleux sur la notation exacte du moment et du lieu de l'écriture, la présentation de ces entrées à rallonges est compliquée. Au bout d'un certain temps, il finira par s'inquiéter lui-même de cette dérive :

Mon journal étant devenu presque malgré moi un ouvrage, je me trouve entraîné à donner à chaque article une forme qui me le rend à moi-même agréable. C'est pour cela que je ne suis pas toujours exact sur l'indication du moment où j'écris, et sur les petites circonstances qui interrompraient d'une manière froide et minutieuse une description à laquelle je m'abandonne, ou une discussion que je poursuis.

Il est, par exemple, peu d'articles que j'achève dans l'endroit et le jour même où je les commence. Je suis en train de sentiments et de pensées : cependant le temps me presse, je suis obligé de m'arrêter ; alors je m'arrête, sans arrêter l'article que j'aime à arrondir et à achever convenablement.

Il n'est donc que mes débuts et environ mes sept ou huit premières pages qui répondent exactement à la date. Lorsque je continue, je n'indique plus le moment ni le lieu, à moins que le plaisir de la description ne l'amène. J'en use ainsi maintenant parce que je destine mon journal à faire l'agrément de mon avenir. Et je viens, en ce moment, d'insérer cette note afin de corriger cette inexactitude, dont je pourrais moi-même un jour ne pas me souvenir. Je veux que mon journal autorise ma propre confiance, et pour cela qu'il soit fidèle, ou qu'il me dise en quoi il ne l'est pas.

Cet attrait qui m'a insensiblement séduit de donner à mon journal une forme d'ouvrage est cause d'une autre inexactitude. Il n'est plus, comme dans les premiers temps, un registre courant de ce que je vois et que j'éprouve ; je réunis au bout de plusieurs jours, quelquefois de plusieurs mois, ce qu'il y a de semblable dans mes observations et mes souvenirs.

Ainsi mon journal devrait être aujourd'hui plus exactement appelé mon histoire : mais c'est un titre fastueux : et quoique pour moi seul, je ne le lui donnerai pas. [27 septembre 1801]

Il arrive surtout que la vie le bouscule, que les passions l'emportent, et que son journal tombe en jachère :

Depuis plus d'un mois, je n'ai rien écrit, les deux articles précédents n'ont point coupé ce long intervalle, car ils n'ont point de rapport avec ma situation réellement extraordinaire où je me suis trouvé. Je ne les ai écrits que pour garnir un peu cette grande lacune ; mais je n'ai pu entreprendre de tenir une note journalière de mes peines, de mes incertitudes, et en quelque sorte de mes aventures, parce que mon cœur a été dans une agitation continuelle, mes pensées dans un grand désordre, et, par une conséquence inévitable, ma santé dans un grand

délabrement. Aujourd'hui je reprends la plume parce que je commence à me rétablir un peu, à me calmer, et à voir une demi-clarté dans ce que je viens d'éprouver ainsi que dans ma destinée. [13 janvier 1800]

Au moment de ses « sorties de crise », Azaïs, cherchant à reprendre le contrôle de sa vie, se lance parfois dans d'immenses « rattrapages », qui finissent par ne plus être que vaguement datés et fonctionnent comme de vraies nouvelles autobiographiques, qui dans certains cas atteignent la centaine de pages ! Le récit de l'événement central du journal, le « coup de mort » du 30 mai 1800, se verra ainsi distillé au fil du temps pour n'être achevé que le 31 mai 1801 !

Aussi l'un des mots les plus employés par Azaïs est-il celui d'« intervalle ». « Les intervalles se multiplient dans mon journal » (13 septembre 1799). « Je ne sais plus le compte de l'intervalle que je viens de laisser écouler sans écrire mon journal » (6 février 1800). C'est un des rares diaristes que je connaisse qui mette scrupuleusement en scène les lacunes de son journal. Les copies indiquent fidèlement : « Quatre jours d'intervalle », ou « Intervalle d'un mois et vingt jours »... Un peu comme sur une partition de musique, où des signes marquent les silences et leur durée.

*

À son actif, Azaïs a deux découvertes : celle, poétique et mystique, de l'écriture de l'instant (je renvoie au chapitre qui lui est consacré plus haut) et celle, intellectuelle, des études génétiques – au sens que la critique contemporaine donne à ce terme. Alain Girard avait cru observer, sur le cas de Maine de Biran, une incompatibilité entre journal et création : « Il est fort rare de rencontrer simultanément une activité productrice et une activité de journal » (*Le Journal intime*, 1963, p. 168). Généraliser sur un cas est imprudent. Azaïs offre, exactement à la même époque, l'exemple inverse. Son journal est le laboratoire de son œuvre. Il a même eu l'intuition que l'histoire de sa pensée était peut-être plus intéressante que son résultat, et qu'il y aurait plus profit à lire son journal de travail que les ouvrages théoriques auxquels il aboutirait. Il anticipait de plus d'un siècle sur les remarques d'un Valéry, qui déclarait en 1939 :

Je m'excuse de m'exposer ainsi devant vous ; mais j'estime qu'il est plus utile de raconter ce qu'on a éprouvé, que de simuler une connaissance indépendante de toute personne et une observation sans observateur. En vérité, il n'est pas de théorie qui ne soit un fragment, soigneusement préparé, de quelque autobiographie. [*Œuvres*, Pléiade, I, p. 1319-1320]

C'est sous la forme d'une petite anthologie que je vais présenter ci-dessous les différents passages du journal de 1801-1802 où Azaïs découvre l'intérêt intrinsèque de son journal de travail. Ils montrent qu'il ne s'agit pas d'une intuition fugitive, vite oubliée, mais d'une pensée progressivement mûrie. Finalement, Azaïs choisira des modes d'exposition classiques (un dialogue à la manière de Fénelon pour les *Compensations*, un exposé... systématique pour le *Système*), mais on verra qu'il a rêvé à une publication posthume de son journal – au cas où il mourrait sans avoir divulgué ses idées. Maintenant que ses publications sont toutes oubliées, peut-être son journal pourra-t-il donner à Azaïs une seconde chance ?

31 mai 1801

Maintenant que je crois avoir touché au but de mes recherches, j'ai une raison de plus de m'applaudir d'avoir fait ces recherches par écrit, dans mon journal, ou dans mes *Études d'un*

solitaire. Je puis revoir avec intérêt la ligne de mes tâtonnements et de mes examens. Je puis mesurer de combien chaque jour m'avancait vers le point où je me trouve.

Ce que je vais exposer ici, comme lien et complément de tout ce que j'avais écrit, ne sera cependant encore qu'un essai en présence de moi-même : je me donnerai ensuite le temps d'examiner et de réfléchir encore. Sur un objet si vaste, si élevé, je tremble devant l'audace d'imprimer à ma pensée un caractère définitif.

3 août 1801

Je reprends la suite des idées que j'ai exposées : les récits que j'ai faits, depuis, ne leur sont point étrangers ; et dans ce tableau particulier de moi-même, rien ne peut être étranger aux tableaux que je veux faire de la nature, car ce n'est que par moi-même que je puis connaître la nature ; étudier la nature, c'est étudier les rapports de la nature avec moi : et je ressemble à tous les hommes.

6 octobre 1801

Je me dis quelquefois que d'après la forme que j'ai maintenant donnée à ce tableau de moi-même, je ne pourrais jamais faire d'ouvrage qui puisse lui être préféré : en effet j'y dépose, depuis quelques temps, les pensées, les observations et les sentiments que j'ai le projet de réunir en corps d'ouvrage particulier. Dans mon journal, ces pensées et ces observations ne sont pas toujours liées entre elles ; mais elles sont liées à moi-même ; elles viennent dans mon journal comme elles me sont venues ; leur place se trouve ainsi naturelle ; car c'est ma nature qui a fixé le moment et la circonstance où elles devaient se placer dans ma tête et dans mon cœur. Cette liaison est plus intéressante et même plus vraie que l'ordre méthodique. Cependant ce n'est point ainsi que les hommes peuvent recevoir les pensées d'un auteur, du moins tant qu'il existe, car la mort efface, ou du moins adoucit beaucoup, cette défaveur très juste, qui est attirée sur un ouvrage par un ton de la personnalité. Aussi, un mouvement généreux est quelquefois donné à mon âme ; – je pense à n'écrire [que] mon journal, et à renvoyer après ma mort l'effet que pourront produire les idées que j'y dépose. Il y aurait dans cette résolution une sorte de sentiment sévère qui donnerait quelquefois de la force et de la noblesse à mes compositions et à mes tableaux. Je me dirais, en m'écrivant : ... ces lignes que tu traces ne verront le jour que lorsque tu l'auras perdu ! Songe à leur donner d'avance le caractère d'une vérité qui sortirait du tombeau : cette vérité serait pure, simple, dégagée de cet assortiment étranger que l'homme vivant lui donne presque toujours, par amour-propre, ou par considération des circonstances qui font sa destinée.

D'un autre côté, c'est aussi une pensée orgueilleuse que de vouloir occuper les hommes après sa mort. C'est se persuader que l'on fera des choses qui en seront dignes ; c'est s'attacher d'avance à des générations qui n'existent pas encore, et se séparer de ses contemporains ; c'est s'exposer à ne plus aimer ses contemporains. Car on ne veut rien faire pour eux ; on ne veut rien recevoir de leur part ; et l'affection est un commerce d'échange.

17 novembre 1801

Je vais essayer ici l'exposition de ma pensée, telle que je la conçois aujourd'hui. Ce ne sera point encore une exposition définitive : chaque jour j'apprends à l'étendre ou à la modifier. Mon journal est maintenant comme le prélude de mon ouvrage.

6 janvier 1802

Les deux numéros précédents de mon journal sont une copie rédigée des mêmes articles que j'avais essayé d'abord séparément. Je n'ose plus maintenant écrire d'un seul coup ce que je me propose de conserver. Il faut bien peu de choses, dans l'exposition des sujets qui m'occupent, pour jeter de l'erreur ou de l'incertitude. J'aime mieux dépenser un peu plus de temps et être sûr de ce que je fais.

14 mai 1802

Tout ce que j'ai écrit hors de mon journal depuis quelques mois est fort considérable, et comme j'ai beaucoup à écrire encore, je vais rendre mon journal à son institution primitive. Je vais lui confier le détail de mon état habituel, et de toutes les sensations et observations qui, ne se rapportant qu'à moi-même, ne peuvent intéresser que moi. J'y tracerai le progrès de mes idées : je m'y rendrai compte des sentiments, des espérances, des craintes, des désirs dont se compose la vue prochaine de ma destinée. Je suis beaucoup pour moi-même, car je suis toujours avec moi-même : je n'ai en ce monde d'autre propriété que moi.

*

Quel est le destinataire du journal d'Azaïs ? En principe, lui-même, c'est évident, et lui seul : « Mon journal n'est que pour moi ; je ne veux y déposer que pour moi-même ce qui me touche et me concerne » (4 septembre 1800). C'est un moment de recueillement et de solitude. S'il le précise ainsi, c'est qu'il a grand besoin de se mettre en garde contre sa « pente vers les satisfactions de l'amour-propre » : « Il faut donc qu'en le composant, je ne cherche point à briller ; car on commence par là, on finit par vouloir briller aux yeux des autres » (*ibid.*). Mais il sait bien que les pulsions sociales continuent à s'exercer dans ce lieu de recueillement. L'affaire des quatuors prêtés à un ami qui prétend les avoir perdus, mais qu'il soupçonne de mensonge et de fraude, est, en mars 1801, l'occasion d'un examen de conscience, au terme duquel il se donne un peu facilement l'absolution...

Quoique mon journal ne soit que pour moi, en y déposant mes plaintes, c'est moins une consolation que je me donne qu'une vengeance que je tire. Je ne devrais jamais blâmer ici que moi-même, surtout lorsque le blâme que je donne à un autre ne repose que sur des soupçons. Je ne supprime point cependant ces dernières pages (il y aurait peut-être plus de force et de justice à le faire), je veux tirer de ce qu'elles contiennent l'occasion d'appliquer un de mes principes les plus essentiels. Tout ce qui nous arrive est pour notre bien, lorsque nous n'avons point de faute à nous reprocher. Je pense très sincèrement qu'il m'est avantageux d'avoir perdu mes quatuors. [9 mars 1801]

Car ce journal qui n'est « que pour moi », il sait bien qu'il l'écrit pour un ou plusieurs autres, soigneusement choisis, et qu'il a une fonction de lettre intime. Quand il entame le récit de son « coup de mort », il manifeste, passagèrement, ce besoin :

Je veux écrire maintenant un journal en forme de lettre à mon amie ; je lui donnerai ainsi un caractère plus facile, plus touchant pour moi-même et pour elle, lorsqu'elle pourra le voir. Le sentiment s'accorde mal d'un ton toujours personnel : il veut des interlocuteurs. [21 juillet 1800]

De fait, il continuera à écrire « pour lui », mais la liste est longue des intimes auxquels il a communiqué son journal, pratiquement depuis le début ! Ces actes de communication sont souvent mis en scène dans le journal lui-même, comme on va le voir. Première en date, M^{me} de Rivières, tante de deux jeunes garçons dont il a été le précepteur de 1790 à 1794, et qui est restée son amie, sa mère spirituelle. Il lui a envoyé, sans doute au début de 1799, des carnets de son journal, et elle lui répond... qu'elle ne les lui rendra pas ! Elle les lui prêtera juste pour qu'il les recopie, mais gardera l'original !

Ne vous flattez pas que je puisse me séparer d'une propriété à laquelle je ne pense pas que qui que ce soit au monde prouve un droit égal au mien. *L'Élévation de l'âme à l'Esprit de Dieu est à moi.* Votre *Journal* est à moi, je vous permettrai d'en prendre copie, mais je ne

cèderai ce que je tiens à personne, pas seulement à vous. Tenez-vous cela pour dit, mais nous ne serons pas toujours si éloignés l'un de l'autre que je ne puisse vous prêter cahier par cahier ce qu'enserme une petite cassette parfumée au sureau. Vous ne croiriez pas que cette odeur qui ordinairement ne me paraît pas agréable le devint pour moi, lorsque, dépouillant avec ardeur cette cassette de toutes ses enveloppes et rompant les sceaux que vous y aviez apposés, je me dis qu'elle sortait d'une pharmacie et que la main d'une bonne amie (Sœur Marianne) en avait délogé les fleurs sèches pour y placer vos manuscrits.²

Cette lettre est importante, parce qu'elle prouve la séduction réelle que le journal d'Azaïs exerçait sur ses proches. – Avec Madame de Rivières, il s'agissait d'une relation platonique établie de longue date. Mais le journal peut servir à séduire, à obtenir l'amour : c'est l'arme des timides. Cette stratégie, utilisée par Azaïs avec Caroline, a eu un succès mitigé. La jeune fille a été impressionnée par les qualités intellectuelles et spirituelles du diariste, mais, semble-t-il, découragée par la préférence qu'il manifestait pour une vie simple et monacale. Ils jouent un peu à Alceste et Célimène : « La solitude effraie une âme de vingt ans... ». Quand il vient à Bagnères pour rompre, cela se passe mal, elle ne veut pas lui rendre son journal, prétendant l'avoir détruit !

Voulant revenir à Tarbes le lendemain, et voulant y arriver avec le droit de me présenter parfaitement libre à l'engagement que je désirais contracter, je songeai à terminer avec Caroline. – Pour cela je lui présentai le paquet de ses lettres que j'avais portées, et je la priai de rendre les miennes, ainsi qu'une partie de mon journal, qu'elle avait conservée. Elle m'assura qu'elle m'avait renvoyé tout ce qu'elle avait de mon journal et que quant à mes lettres, elle les avait brûlées. Cette réponse était préparée, parce que ma demande était prévue, je l'avais déjà faite par écrit.

Je suis très persuadé que vous avez tout ce que je vous demande, dis-je à Caroline, et j'y tiens beaucoup. Elle protesta de nouveau qu'elle avait tout brûlé, et comme je protestai que je ne le croyais point, je repris ses lettres, lui disant que, lorsqu'elle le voudrait, nous ferions échange. [13 janvier 1800]

Un an plus tard, lors d'un épisode amoureux avec une certaine M^{me} S., il essaie d'avancer ses affaires par des lectures choisies du journal : d'abord quelques cahiers de son voyage à S^t-Sauveur (17 mars 1801), puis il sort le grand jeu : le voyage de Gavarnie ! « J'en fis la lecture d'un ton animé, mais je m'abandonnai ensuite sans contrainte aux Pensées qui naquirent de mes sentiments et de mes souvenirs » (23 mars 1801). M^{me} S., dit-il, ne fut point insensible à ses tableaux... mais, semble-t-il, pas assez sensible, malgré tout, pour que l'affaire ait des suites.

Les vrais destinataires du journal sont les deux fidèles amis, Fanny Soubies et le peintre Jalon. En ce même mois de mars 1801, Azaïs organise pour eux une séance de lecture de son « coup de mort », dont on a vu plus haut qu'il avait commencé à l'écrire sous la forme d'une lettre à Fanny. Cette scène à la Greuze est une apothéose.

Nous nous réunîmes un soir après souper dans la chambre de F. Tout le monde était couché. Après avoir causé peu d'instant, je commençai une lecture que je savais devoir être très intéressante pour mes sensibles auditeurs. C'était le récit de ma maladie. Rien ne manquait du côté de ce plaisir si désiré par celui qui lit un de ses ouvrages. J'étais écouté avec la plus parfaite attention. Mon ami qui avait été témoin de ma maladie écoutait le détail de ce qui l'avait si profondément touché. Il me suivait, il me retrouvait, il se retrouvait lui-même.

² Cité par M.-L. Puech-Millau, « La Révolution et le Directoire en Languedoc d'après une correspondance inédite entre le philosophe Azaïs et la baronne de Rivières », *Revue du Tarn*, n° 13-17, 1938-1939.

Fanny était avide de savoir jusqu'à la moindre circonstance d'un événement que son affection pour moi lui avait rendu personnel. Mon ami était placé un peu derrière moi, je ne pouvais le voir. – Fanny était séparée de moi uniquement par la petite table qui portait la lumière, je pouvais la voir ; cependant comme je l'entendais quelquefois étouffer les témoignages de son émotion, je ne la regardais pas.

À mesure que j'avancais dans ma lecture, ses efforts pour se retenir devenaient plus difficiles. Enfin son cœur même ne peut y tenir, il éclate. Mon ami qui voyait mieux que moi approcher ce moment, me dit d'arrêter. Fanny penche la tête sur la table, elle s'abandonne à l'attendrissement, à l'agitation, à tous les mouvements de la sensibilité la plus vive. Ses larmes, ses soupirs précipités donnaient à peine un cours suffisant aux besoins de son cœur. Nous nous empressons chacun de notre côté de la soutenir, de la soulager, de la consoler, de la rassurer. Car elle croyait me voir entre les bras de la mort. Elle se relève doucement, elle s'appuie sur le sein de mon ami, elle me donne une de ses mains. Le plaisir, la douleur, l'amitié nous retiennent quelques moments en silence dans cette position touchante. [23 mars 1801]

Quelques jours plus tard, nouvelle session de lecture, réservée à l'ami Jalon, sous forme ambulante, dans la nature. Cette fois, il s'agit du dernier cahier (qui contient peut-être la scène qu'on vient de lire). Le récit, plus calme, s'achève aussi sur une image touchante...

Nous étions ensemble, mon ami et moi ; j'avais porté le dernier cahier de mon journal. Mon ami a des droits sur ce recueil de mes sentiments qu'il connaît, et qui sont les siens. Il sait tous les détails de ma position, il lit dans le fond de mon âme : c'est lui et Fanny qui peuvent m'apprendre si j'ai bien décrit ce qui m'arrive et si j'ai bien rendu ce que je sens.

En écoutant mon journal, mon ami me disait avec raison : vous avez besoin de cela ; l'occupation d'écrire votre journal est votre soutien et votre récompense...

Nous lûmes quelques articles en chemin, toutes les fois que nous trouvions un lieu de repos agréable et commode. Je réservais la plus grande partie de notre lecture pour le moment où nous serions rendus à l'aimable siège qui m'avait reçu la veille. Nous revîmes notre fleur, il ne manquait à ce joli groupe que la tige que j'avais coupée. [8 avril 1801]

Sans qu'on en ait de preuve, on peut imaginer que les relations nouées en 1803 avec M^{me} Cottin se sont appuyées elles aussi sur des communications de cahiers (peut-être les copies de 1804 lui étaient-elles destinées ?). En tout cas, il est sûr que M^{me} Adèle Berger, devenue M^{me} Elise Azaïs, a eu le « suprême avantage » non seulement de tout lire, mais, pour notre plus grand bonheur, de tout recopier, y compris le détail des aventures amoureuses, il est vrai fort platoniques, de son futur époux.

*

À suivre ainsi le métadiscours d'Azaïs, on mesure mieux l'originalité de son projet, mais on perd en partie le charme du journal et sa substance. Ce charme tient justement à la variété de sa substance : c'est un journal *total*. Il ne suit pas une ligne particulière, il se promène dans toutes les avenues de cette vie : vie amoureuse, vie amicale et sociale, vie intellectuelle, vie physique, santé, promenades, paysages, sensations, choix professionnels – tout s'entrelace et s'articule. Beaucoup de journaux sont étroitement spécialisés, lacunaires ou laconiques. Celui d'Azaïs peint « tout un homme » : cela s'explique par son double objet, personnel et « anthropologique ». La longueur des entrées, et parfois leur lenteur, sont compensées par l'imprévisibilité des enchaînements : les lacunes, les coups de théâtre, les dérives. Si lourd et pédagogue qu'il soit, Azaïs finit par tenir son public en haleine, il a le sens du feuilleton. Mais en même temps, c'est un homme un peu perdu dans sa vie, parfois naïf, maladroit, aux vues limitées, malgré ses ambitions philosophiques, si bien que le lecteur

construit un roman au second degré, où l'auteur du journal n'est plus qu'un personnage hésitant au sein d'un paysage qu'on essaie de deviner...

Balzac a écrit *La Femme de trente ans* : le lecteur des journaux intimes de cette époque aurait de quoi écrire *L'Homme de trente ans*, avec trois figures très contrastées, celles de Benjamin Constant, d'Alexandre Brongniart et d'Azaïs – ces trois diaristes analysant, chacun à sa manière, les jeux possibles entre sexualité, sentiment et établissement social – tous trois finissant par se marier, après des parcours compliqués. Il semble d'ailleurs que le vrai départ du journal de notre Azaïs ne soit pas l'automne 1798, où il commence une sorte de journal moral et spirituel relativement conventionnel (autant que nous puissions deviner), mais l'effervescence du printemps 1799, où il entre, pour plusieurs années, dans la zone des tempêtes :

À cette époque, j'ai commencé à ne pouvoir plus retenir en moi-même les Facultés qui composent le Principe de ma vie ; ces facultés étaient devenues bien impétueuses par l'effet de la solitude. À l'instant où je me suis relâché de l'autorité que j'exerçais sur elle, je me suis senti dévoré par de brûlantes passions. Je n'ai pu les éteindre, ou plutôt je n'ai pas voulu fermement les éteindre ; – alternativement je leur ai cédé et je leur ai résisté, ce qui a composé pour moi une vie de langueur et de tourment. C'est alors que la solitude m'a fréquemment affaibli sous son poids accablant, et incommode... [5 septembre 1799]

La force du journal – par opposition aux reconstructions des autobiographies – est de nous faire vivre au rythme réel des espoirs et des désillusions... Nous le suivrons à travers les différents épisodes (Caroline, Émilie et Dorothee, d'abord, puis d'autres figures plus fugitives) d'une quête amoureuse et matrimoniale à la fois, où les exigences des sens et du cœur, le désir d'un dialogue intellectuel et les nécessités économiques font parfois... mauvais ménage. Un des problèmes de ce journal, sur ce plan, est qu'il s'arrête, pour nous, à l'automne 1802, alors que nous savons qu'il a été tenu au moins jusqu'à la fin de 1803 : quel rapport peut-on établir entre l'arrêt du journal, ou l'arrêt de sa copie par Adèle Azaïs, et le début des relations entre Azaïs et M^{me} Cottin ?

Avec l'amour, les deux autres lignes principales de ce journal sont la communion avec la nature et la recherche intellectuelle. J'avoue avoir été séduit par les nombreux récits qu'Azaïs nous fait de ses randonnées. J'ai même eu le projet d'aller séjourner à Bagnères-de-Bigorre pour refaire, en tenant un journal, toutes les ascensions dont Azaïs nous a livré l'itinéraire et les péripéties. J'aurais ensuite publié un montage de nos journaux, à lui et à moi, donnant à voir les Pyrénées en stéréoscopie, à deux siècles de distance. Ne serait-ce pas la meilleure manière d'« éditer » ces textes émouvants et candides qui, avant d'ennuyer le bon M. Lalanne, avaient de son vivant attiré à Azaïs les moqueries des *Annales littéraires* (en 1809) et du *Journal des débats* (en 1818) ? Je l'aurais vengé en écrivant un « journal-anniversaire » de ses balades, quitte à m'enfoncer avec lui dans le ridicule. – Je touche là au problème essentiel d'une éventuelle édition. Ce ne sera pas seulement une question de longueur : certainement, après une transcription « scientifique » intégrale, condamnée à rester inédite, il faudra choisir et proposer au public un montage qui garde le mouvement de l'original, mais en raccourci. Ce sera surtout une question de ton : quelle distance critique, mais affectueuse, prendre avec cet homme inoffensif, mu par de nobles ambitions dont il n'avait pas tous les moyens ? Comment faire passer l'admiration qu'on a pour un génie, certes incomplet, mais indubitablement inventif ? Il dit « revoir avec intérêt la ligne de [ses] tâtonnements » : aurons-nous la même patience ? – Aussi voudrais-je terminer ce croquis en citant un passage du journal qui m'a impressionné – une délibération qui replace Azaïs au carrefour-clef de sa vie, et donne de lui une belle image. Mais cette image, trop belle, ne serait-elle pas une pose ? Ce serait oublier qu'elle est confirmée par tous les choix qu'il fit :

l'essai, dans sa jeunesse, d'une vocation religieuse, l'épanouissement qu'il trouva dans sa réclusion forcée à l'hôpital de Tarbes, son mariage tardif, la gêne financière qui fut la sienne jusqu'à la fin de sa vie, la constance avec laquelle il soutint jusqu'au bout, en vrai croyant, des théories qui lui valurent moult avanies. – Nous sommes à Bagnères-de-Bigorre, le 31 mai 1801 (lendemain du jour où il a mis un point final au récit de son « coup de mort »). Quelques succès musicaux et mondains qu'il vient d'obtenir à Tarbes l'ont fait hésiter sur la route à tenir, mais il s'est ressaisi ! – Courage, cher Azaïs !

J'ai fort peu écrit dans cet intervalle d'un mois et demi. Je me suis laissé aller principalement au plaisir de composer de la musique. J'ai fait plusieurs voyages à Tarbes. M^{de} de L. a exécuté une sonate que j'avais faite pour elle, et que je lui avais dédiée. Au même concert les amateurs de Tarbes et ceux de Vic s'étant réunis, j'ai entendu l'exécution d'une symphonie que je venais de faire, et qui m'a surpris moi-même par ses effets. À la suite du concert, et pendant plusieurs jours, ma tête fort agitée n'a cessé de produire de la musique avec une abondance fatigante, et une activité que je ne pouvais contenir.

Encouragé par un succès inattendu, je sentis que je pourrais devenir compositeur distingué si je le voulais. Et le plaisir singulièrement séducteur de la musique, celui de l'entendre, s'unissant au plaisir de recevoir des suffrages, et à la pensée que je pourrais me procurer une existence indépendante et agréable si je m'adonnais à la composition, j'ai eu quelque peine à faire décidément le sacrifice de cette faculté.

Cependant ce petit effort ne m'a été nécessaire que pendant les cinq ou six jours qui ont suivi le concert où j'ai appris à compter un peu sur mes moyens. La douceur incomparablement plus grande que j'ai trouvée dans la méditation des sujets qui m'occupent a fixé de nouveau mes résolutions et décidé le plan de ma vie. Le bien-être, l'indépendance, les jouissances de l'amour-propre sont des biens véritables, dont j'apprécie la valeur. Mes biens actuels valent davantage. Je les possède dans l'obscurité. Leur usage me conduira peut-être un jour à sortir glorieusement de cette obscurité même. Je conviens avec moi que j'en ai souvent l'espérance, mais il est vrai encore que la possibilité d'une obscurité et d'une indigence constantes pendant ma vie ne me décourage pas. Il est encore très vrai que je ne pourrais exposer dignement les idées qui me pressent, ni goûter en attendant la paix et le bonheur que leur méditation silencieuse me procure, si j'échappais trop tôt à l'indigence et à l'obscurité. J'ai besoin d'être sans rapports particuliers afin que mon cœur et ma pensée soient sans distractions, dans un rapport général avec l'Univers.

*